

A PROPOS D'UN LIVRE HINDOU

Par Georges MICHAEL

Orient-Occident, l'anathème de la vie, de l'éternelle mystique contre notre civilisation de matière et de chiffres : nous sommes voués à cette méditation. On a lu ici même la géniale synthèse d'Alexandre Blok. J'ai sous les yeux un livre dont la préface, écrite par Romain Rolland, fait appel au même thème. C'est le livre d'un Hindou, écrit en anglais, donc pour l'Europe — un livre à la gloire de l'Inde antieuropéenne.

Ce livre ne parlera qu'aux hommes qui portent en eux l'inquiétude. Chez nous ce sont les seuls révolutionnaires ; la France est sûre d'elle-même ; la France, seule en Europe, économise de nouveau en petite épargne ; la France a, de nouveau, la stérile stabilité mentale du rentier. Mais, dans tout le reste de l'Europe, une curiosité anxieuse s'est déjà manifestée envers l'Orient — en Allemagne surtout, où le triomphal séjour de Rabindranath Tagore et nombre d'écrits, dont le plus retentissant fut l'ouvrage de Spengler (1), marquèrent nettement cette tendance d'après-guerre. Ainsi, malgré la suffisance routinière de certains nations, l'Occident (j'entends l'Europe), demande à l'Asie ces révélations fatidiques que tous les peuples jusqu'à présent, venaient vous demander. Il faut que l'Asie sache répondre.

Je voudrais ici mettre en garde nos intellectuels contre leur généreuse bonne volonté, à reconnaître dans toute voix orientale cet appel essentiel de l'Orient que nous voudrions entendre. Notre attente vaut mieux que tant de réponses hâtivement développées sur trois ou quatre sentences des védas. L'Asie n'est pas l'Inde seule ; et l'Inde elle-même n'est pas ce seul courant de méditation mystique et métaphysique dont a parlé si souvent Tagore — dont parle aujourd'hui Anavida Coomaraswamy (2). La pensée hindoue a embrassé tous les contrastes, tous les extrêmes, et cela depuis les temps les plus reculés. A la tradition mystique dont Tagore est le porte-parole s'est opposée de tout temps une tradition nettement intellectuelle et dirigée vers l'observation objective de la nature et de notre esprit. Parler « au nom de l'Inde » est une prétention qu'il convient toujours de délimiter, si grande est et fut toujours la richesse spirituelle de ce semi-continent.

D'autre part, il conviendrait de mettre en garde les intellectuels orientaux contre une erreur qui leur est assez commune : s'ils sont partisans de la civilisation moderne, ils s'ingénient souvent à retrouver, dans leurs antiques institutions nationales les pseudo-répliques (un ou deux millénaires à l'avance) de nos institutions européennes ; s'ils sont au contraire ennemis de l'Occident, ils se tournent encore vers ces institutions ancestrales, mais pour nous les proposer comme but de notre évolution nouvelle. La France vient de fêter Jeanne d'Arc avec trop de béate solennité pour que nos amis orientaux puissent se formaliser de cette critique. Du moins les révolutionnaires occidentaux peuvent-ils leur dire : — « Laissez le passé aux historiens. Chaque forme de civilisation fut une réponse de l'homme à des problèmes impérieux. Ces problè-

mes ont, jusqu'à ce jour, varié avec les pays, et les réponses ont varié aussi selon les peuples. La fraternité universelle est tout autre chose que l'identité universelle. Sans cela nous ne sentirions pas le besoin de nous tourner vers vous, de vous demander des paroles que ne nous donne pas notre instinct. »

Conseillons plutôt aux Asiatiques d'étudier les forces virtuellement incluses dans l'instinct de révolte ou de rénovation de leurs peuples. C'est là ce que nous désirons passionnément apprendre d'eux.

Qu'ils ne voient pas dans leur passé l'architecture achevée, défunte, des institutions de leurs grands siècles, mais les tendances techniques profondes qui s'expriment en elles. Qu'ils cherchent surtout à ausculter l'immense inconscient des foules d'aujourd'hui. Qu'ils nous disent ce que veulent — clairement ou confusément — les centaines de millions d'Hindous, les centaines de millions de Chinois, puisqu'ils ont le bonheur d'appartenir à des peuples qui veulent, de toute leur masse, la marche vers l'avenir.

Je serais injuste envers le livre de Coomaraswamy si je ne signalais le très remarquable chapitre qu'il contient sur la musique hindoue comparée à la musique occidentale. Dans ce cadre limité, la grande antithèse Orient-Occident est possible. Je conseille à quiconque aime la musique de lire ces pages qui rappelleront à certains les admirables auditions d'Inayat Khan à Paris, l'an dernier.

UNE ENQUETE PARI NOS LECTEURS

« Clarté » revue d'éducation prolétarienne et de critique révolutionnaire s'est efforcée depuis son premier numéro de réaliser avec le maximum d'efficacité, le programme qu'elle s'est tracée.

Toutes les suggestions qui nous ont été apportées jusqu'à ce jour ont toujours été examinées et discutées par le comité de rédaction de « Clarté ». Nous insistons aujourd'hui encore sur la nécessité qu'il y a de rendre plus intime le contact entre la rédaction de la revue et son public. « Clarté » est une œuvre entreprise en commun, et quiconque s'y intéresse doit pouvoir maintenant se prononcer sur elle.

Nous demandons donc aujourd'hui à tous ceux qui nous suivent dans notre action et qui veulent au même titre que nous, assurer le succès définitif de « Clarté », de nous répondre d'une façon précise sur les points suivants :

- 1° Quelles sont les études publiées par « Clarté » qui vous ont paru les plus intéressantes, et pourquoi ?
- 2° Quelles sont les études que vous désiriez voir entreprendre par « Clarté », et pourquoi ?
- 3° Quelles critiques avez-vous pu formuler à l'égard de nos rubriques et pour quelles raisons.

Toutes les réponses qui nous parviendront seront examinées par le Comité de rédaction de « Clarté ». Les plus intéressantes seront publiées dans une rubrique spéciale que nous ouvrirons incessamment.

Il importe qu'aucun désaccord ne puisse exister entre la revue « Clarté » et ses lecteurs. Dans l'intérêt même de la cause que nous défendons, nous devons conserver constamment entre nous une liaison effective. C'est une preuve de mutuelle confiance que nous demandons aujourd'hui à nos lecteurs et nous avons la certitude qu'il nous la donneront.

LE COMITE DE REDACTION.

(1) *Der Untergang des Abendlandes* (1920).

(2) *La Danse de Civa* (Rieder, Ed.)

La Vie sociale et économique

Le Syndicalisme est-il mort à Saint-Etienne ?

Par Pierre MONATTE

« Le syndicalisme est mort! »

Ces paroles ont été prononcées le dernier jour du Congrès de Saint-Etienne. Par qui? L'Agence Radio les attribue à Besnard. Mais les journaux régionaux, la *Tribune* de la Loire et le *Progrès* de Lyon, les mettent dans la bouche de Lorduron, le secrétaire de l'Union départementale de la Loire. Il n'a pas rectifié, à ma connaissance. D'ailleurs, le *Progrès* a précisé que Lorduron était au pied de la tribune, — c'est-à-dire près de la table des journalistes, — quand il lança son mot historique. Attribuons-lui en donc la paternité.

A-t-il eu raison? A-t-il été bon ou mauvais prophète? Tout au contraire de Lorduron, je pense que le syndicalisme non seulement n'est pas mort à ce Congrès de Saint-Etienne, mais qu'il s'y est sauvé. Sauvé comme mouvement, sauvé comme théorie.

Il courait à une mort certaine, il était lancé vers un précipice, lancé à fond de train par une équipe de gens qui lui lardaient les flancs de coups d'épée. Bien près du précipice, il s'est ressaisi à la vue du danger; d'un coup brusque, il a viré à temps, faisant voltiger ses cavaliers. Ceux-ci, le derrière par terre, gémissent que tout est perdu. Non, tout est sauvé.

Ce qu'escomptaient les gens de la rue Lafayette, et d'autres avec eux, ne s'est pas produit. C'est mieux qu'un signe, c'est un premier résultat.

Le syndicalisme s'est ressaisi à Saint-Etienne par une majorité forte des deux tiers des syndicats représentés. Que ne l'a-t-il fait six ou huit mois plus tôt?

Il y a six mois, personne n'avait le sentiment du danger couru par le mouvement syndicaliste. La scission provoquée par les dirigeants de la rue Lafayette s'était produite. Regretter la rupture de l'unité syndicale paraissait jérémiade vaine. Ce qui importait, c'était de mettre debout la C.G.T.U., de maintenir à tout prix l'unité au sein des tendances révolutionnaires. D'un côté, on s'y est efforcé; de l'autre, on a fait tout le contraire. Il a fallu une longue succession de faits supportés d'abord assez philosophiquement par les militants, puis moins bien, puis fort mal. A force d'endurer, un jour ils ont explosé.

C'est toute l'histoire du Congrès de Saint-Etienne, comme on va le voir.

L'INITIATIVE DES DISSENSIONS

Un militant obscur, l'un de ces milliers d'inconnus dont le dévouement a toujours fait la force du syndicalisme, m'écrivait, il y a quelques mois, qu'il ne comprenait plus rien à ce qui se passait dans le mouvement depuis la scission. Il n'était pas seul à ne pas comprendre. Et nous étions bien excusables de ne pas l'ai-



(D'après un bois gravé de Roger Fry)

der, lui et ses pareils, à comprendre. Nous-mêmes n'y comprenions plus grand' chose. Pour ma part, j'y avais renoncé. Je me disais : « Tu es une ganache de la vieille génération qui ne comprend plus les couches nouvelles de militants. Ne reste donc pas entre leurs jambes; tu ne pourrais que les entraver. » Et tranquillement, je m'étais mis à l'écart, ruminant une prophétie que m'avait faite, en décembre 1914, mon vieil ami James Guillaume. J'étais allé causer avec lui de ma lettre de démission du Comité confédéral que je lui avais laissée à une précédente visite, où je l'avais trouvé malade et alité.

Il était encore malade. Assis près de son lit, nous discussions le problème de la guerre et nos attitudes respectives, depuis une longue heure, quand une phrase m'échappa. « Sans doute, avec Kropotkine, êtes-vous d'un autre âge... vous ne nous comprenez pas ». Il y eut un silence. Puis Guillaume me répliqua : « Laissez finir cette guerre, Monatte; si vous en réchappez, dans le monde nouveau qui sortira d'elle, vous aussi, pour ceux qui viendront, vous serez un vieux, malgré votre jeunesse ».

Cette prophétie, je l'ai remâchée bien des fois; elle a contribué, avec les sommations du médecin, à me faire rentrer dans mon coin et j'y suis resté bien sage pendant quatre mois.

Ce mutisme, assez prolongé cependant, ne m'a pas épargné le reproche d'avoir, parmi les premiers, déchaîné les dissensions au sein de la C.G.T.U. C'est ainsi qu'on peut écrire l'histoire quand on manque de sang-froid et qu'on se laisse gagner par le parti-pris.

Pourtant, c'est le 15 avril seulement que j'avais ris-